

---

Messaline,  
impératrice  
et putain

---

Messaline, impératrice et putain

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Couverture : Eugène Cyrille Brunet, Messaline, 1884  
© Wikimedia Commons

ISBN 978-2-915099-81-2

© le murmure, 2014

Antonio Domínguez Leiva

---

# Messaline, impératrice et putain

---

Généalogie d'un mythe sexuel  
de Pline au pornopéplum

le murmure



# Messaline, l'impératrice des sens, l'auguste putain.

« - Personne ne s'occupera donc de mon plaisir? Pas un esclave qui ne soit assoupi. Leurs ronflements montent jusqu'à l'Olympe. Hélas, même les dieux sont endormis!<sup>1</sup> »

## 1

---

Messaline, impératrice et putain, nous poursuit depuis longtemps Antonio Domínguez et moi. Je crois que la première fois que nous en parlâmes ensemble ce fût à Vienne pendant l'hiver 2004. Nous étions dans la douce chaleur du café Hawelka et je me souviens parfaitement des pâtisseries baroques et presque obscènes qu'apportaient à notre table des serveuses distinguées. Déjà, dans l'après-midi – et parce que nous étions en Europe centrale – nous avions parlé longuement de nos souvenirs respectifs de la Messaline (1876) de Brožík, près de Peterskirche, en remontant le Graben dans un froid polaire. Cette Messaline, que l'on voit à Prague, est assez vilaine, en vrai – *un poco troppo grassa* dans sa toge et tenant malhablement son grand éventail de plume de paon; et même le bouquet de fleurs, posé à sa droite, est trop rose pour n'être point mièvre. Alors que des tourbillons de neige tombaient sur la ville, nous causions à nouveau, donc, mais bien au chaud cette fois, des *Amours de Messaline*, un roman érotique de l'extrême fin du xvii<sup>e</sup> siècle, lequel, à notre grand regret, avait été écarté de la belle anthologie libertine qui venait alors de paraître chez Robert Laffont. Nous trouvions l'un et l'autre que cette Messaline offrait un « charmant tableau ».

---

1 M. Duveaux, *Messaline*, Paris, Albin Michel, « L'Écho des Savanes », 1987.

De mon côté, je m'intéressai beaucoup à cette auguste rou lure qui m'apparaissait comme un personnage éminemment romanesque, comme la petite Cléopâtre de Pierre Louÿs à laquelle je consacrais alors l'essentiel de mes recherches. Du sien, Antonio Domínguez voyait déjà en elle une figure essentielle de l'imaginaire occidental de la féminité, aux côtés de Belqis, la jolie reine de Saba, de Phryné, la célèbre hétéaire, de Sémiramis, la reine de Babylone qu'incarna au cinéma la superbe Rhonda Fleming, de Laïs, la courtisane qui fut la maîtresse d'Alcibiade, de Lucrece Borgia, de Ninon de Lenclos, de Lola Montez, de Marie Vetsera, de Christine de Suède, qui, bien que dotée d'un physique ingrat, multiplia les amants et les amantes, de la superbe Lady Hamilton, peinte en lolita par George Romney (et en bacchante par Élisabeth Vigée Lebrun), de Sarah Bernhardt, de Sissi (l'impératrice cocaïnomane qui aimait le comte Guyla Andrassy), de Marilyn Monroe ou de Paris Hilton, la souveraine hypermoderne dont le *sextape*, *One Night in Paris*, venait d'être diffusé et devait recevoir trois *AVN Awards*. Toutes nos pensées allaient à ces nouvelles et fauves Messaline qui, les yeux à demi clos, savouraient lentement, sur les écrans du monde entier, l'ivresse de nectars étourdissants.

## 2

---

En novembre 2006, à Londres, l'impératrice du sexe revint, si je puis dire, sur notre tapis. Antonio Domínguez préparait une conférence intitulée, si ma mémoire est bonne, « *From nunsploitation to Nazi exploitation* » et je finissais, de mon côté, d'écrire mon livre sur les lolitas. Nous étions allés d'assez bon matin à la *Whitechapel Art Gallery* où se tenait une exposition confrontant les œuvres de Klossowski et de Hans Bellmer. Merveilleux prétexte à parler des liens entre érotisme et cruauté qui pour des raisons différentes nous occupaient alors tous les deux. Et c'est bien là, justement, ce que représente Messaline, une étrange alliance de fureur et de plaisir, un délicieux supplice, une diabolique persévérance dans la volupté. C'est cette accointance entre délice et supplice

qui nous a fait dévier la conversation vers la Décadence, vers les Messaline de Moreau et de Toulouse-Lautrec. Nous décidâmes alors de nous rendre au V&A, pour jouir de sa cour néogothique, de ses petites statues de *puer senex*, de ses préraphaélites. Nous revînmes à cette occasion sur la parenté de Messaline et avec des figures qui, à l’instar de Cléopâtre ou de Salomé, sont à la fois érotiques, exotiques et guerrières comme le sont les *pretty soldiers* de Naoko Takeuchi. Usagi Bunny Tsukino, *alias* Sailor Moon, serait-elle autre chose que l’incarnation hypermoderne de Messaline? Antonio Domínguez me rappela que, dans *Caligola e Messalina* (1981), l’impératrice devient une belle gladiatrice à la très courte tunique et aux très longs cheveux. Et puis, d’autres motifs revenaient, obsédants, dans nos conversations comme dans toutes les productions culturelles qu’Antonio Domínguez analyse si finement dans le présent ouvrage, depuis les premières réécritures littéraires du mythe à l’âge baroque (au sens où le mythe, comme l’écrivait Barthes, n’est pas réductible aux vieilles fables mythologiques mais un récit « constitué par la déperdition de la qualité historique des choses », « les choses perd[ant] en lui le souvenir de leur fabrication ») jusques aux fantasmes postmodernes en passant par le siècle libertin, le romantisme et les perversions fin-de-siècle. Pendant vingt siècles, l’impératrice débauchée aura régné sur nos fantasmes sexuels comme sur notre imaginaire social, disséminant de la chronique historique vers quantité de genres majeurs ou mineurs: manuels sexologiques, nymphomans, romans archéologiques, fictions pornographiques, traités théologiques, bandes dessinées, drames érotiques, opéras, pornopéplums, « *pulps* sexo-historiques ». C’est aussi à cette promenade aux royaumes de Messaline qu’invite l’ouvrage d’Antonio Domínguez – de Pline, Juvénal, Tacite, Suétone et Dion Cassius à Zetta Brown et à son excellent *Messalina, Devourer of Men* (2008). Cette promenade historique se double d’un véritable périple géographique (dans les cultures française, anglaise, italienne, espagnole, allemande, danoise, russe, mais aussi nord-américaine et brésilienne) et tonale (des préciosités de la littérature *highbrow* à l’obscénité *kitsch* de la culture de masse). Au *Brompton oratory*, au *Christmas shop* de *Harrods*,

au *Ye olde fighting cocks* – qui est, à Saint Albans, dans le Hertfordshire, le plus vieux *pub* d'Angleterre – Messaline était toujours avec nous ainsi que le souvenir de ses belles débauches et de ses orgies magnifiques.

### 3

---

L'année suivante, nous passâmes, au semestre de printemps, un assez long séjour à Rome où nous avons emmené, pour un voyage d'études, un petit groupe de nos futurs licenciés ès Lettres. Près de *San Giovanni in Laterano*, nous racontâmes à ces derniers l'histoire romaine de Messaline telle qu'Antonio Domínguez l'analyse dans ce livre avec son habituel brio, mêlant à la drôlerie l'érudition – mais une érudition spirituelle et enflammée, aux antipodes du néolansonisme français, guindé, glacial. En lisant ce livre, je me souviens d'Antonio Domínguez racontant les débordements de Messaline et de ses petites amies « enragées d'accouplement », rugissant de désir, des flots de vin coulant sur leurs cuisses et leurs jambes. En une sorte de compétition licencieuse, toutes veulent rivaliser avec les filles de bordel, et chacune obtient la récompense dans la spécialité qui est la sienne : Sauféia remporte le prix de « la hanche cambrée » mais, pour ce qui est des « ondulations de rein », personne n'égale Médullina. Dans cette orgie organisée par Messaline, interdiction de simuler, si bien qu'il y aurait là « de quoi incendier le fils de Laomédon glacé par l'âge et Nestor malgré sa hernie » (« *nil ibi per ludum simulabitur, omnia fient ad uerum, quibus incendi iam frigidus æuo Laomedontides et Nestoris hirnea possit* »). Tout s'emballe, « le rut ne peut plus attendre, il n'y a plus à présent que la femelle toute pure », et « un cri unanime retentit dans tout le repaire », comme dans une *bachelorette party* d'aujourd'hui : « Les hommes ! Les hommes ! » « Si l'amant fait défaut, on livre assaut aux esclaves ; faute d'esclaves, on appelle un porteur d'eau ; si enfin il n'y a pas moyen de trouver d'homme, on n'attendra pas davantage, on se couchera sous un âne » (« *Si nihil est, seruis incurritur; abstuleris spem seruorum, uenit et conductus aquarius; hic si quæritur*



*et desunt homines, mora nulla per ipsam quo minus inposito clunem summittat asello* »). Certes, Messaline est renommée pour son extraordinaire appétit sexuel, pour sa nymphomanie ; et la tradition antique en fait, sans équivoque, l'allégorie d'une fantastique lubricité et du désordre scandaleux. Or ce livre met justement au jour la place centrale de Juvénal – et de sa « rhétorique de la *reprehensio* » – dans la constitution du mythe de Messaline, cette débauchée qui, non seulement, n'hésitait pas à se prostituer sans fard dans les bordels de Suburre mais avait mis un comble à son ignominie en transformant le palais en lupanar. Certes, après la rigoureuse morosité du règne d'Auguste (dont on oublie souvent, toutefois, qu'il était capable de mener dans sa chambre une jolie femme, en présence de son consulaire de mari, et de la ramener ensuite à table avec les oreilles rouges et les cheveux défaits), les mœurs s'étaient brutalement libérées : d'honorables matrones s'inscrivaient parmi les prostituées recensées par les autorités de police, et l'empereur Claude était connu pour son goût des très jeunes filles (Messaline fut d'abord une lolita antique qui n'avait pas quinze ans lorsqu'elle épousa son impérial nympholepte sur lequel elle exerça, par les sens, un réel ascendant). Cependant, l'inconduite trouve toujours ses limites – fût-ce dans le monde joyeux de la décadence. D'une part, ainsi que nous l'apprend Tacite, Messaline, « lassée d'adultères trop faciles, se sentait portée vers des plaisirs inconnus » (« *Messalina facilitate adulterorum in fastidium uersa, ad incognitas libidines prefluebat* »), au point qu'elle se fait polygame et, tout en étant mariée à Claude, épouse Caius Silius (lequel en profite pour répudier sa propre femme, Junia Silana, exaspérante de vertu). D'autre part, aïeule des jolies héroïnes de nos *Sex Crimes* (1997), Messaline ne se contentait point du libertinage et de ses douces bambochades. Au plaisir du sexe, elle aimait à joindre ceux de la cruauté. Sénèque en fit les frais qui, accusé de se vautrer dans le stupre avec Julia Livilla, la dernière fille de Germanicus, fut exilé en Corse (ce qui, à tout prendre, vaut mieux que de l'être, comme l'avait été Ovide, en Roumanie, cet épouvantable pays où les frimas sont tels que « le vin se maintient dur, gardant la forme de la cruche » et qu'« au lieu de le verser, on le donne

en morceau » [« ... *nudaque consistunt formam seruantia testæ/ uina, nec hausta meri, sed data frusta bibunt* »]. Même Agrippine et son fils Néron, qu'elle jalousait sans les craindre, furent l'objet de ses complots (cependant l'Histoire, suivant la voie ouverte par Diderot dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* [1778], associera volontiers « Messaline, fameuse par ses débauches » à Agrippine, elle aussi « fameuse par son ambition »). C'est de tout cela dont rend compte, avec brio, Antonio Domínguez, s'attachant aussi au style de ces textes antiques qui, riches de détails descriptifs et « proches de la pantomime », confèrent aux scènes messaliniennes leur « valeur érotique, déjà fétichiste ». Il interprète cette objection de l'abjection et l'impureté attachée à Messaline comme une image de la « contamination du *thalamus* par les miasmes et les fluides corporels de la *plebs* », comme la marque de l'obsession de la profanation du ventre maternel, laquelle met en place les deux paradigmes entre lesquels hésitent, dans l'imaginaire occidental, les représentations de la féminité : la MÈRE et la Putain.

#### 4

---

Deux années plus tard, nous nous retrouvions attablés à la *Porte noire* – bar gothique de Bruxelles que hantent littéralement des filles fantomatiques et, cependant, fort jolies. Comme nous avons visité, l'après-midi même, une interminable exposition des œuvres, grandes et petites, du symbolisme belge, notre conversation en vint, de fil en aiguille, aux charmes de la Décadence et, *ipso facto*, à Messaline, emblème de cet esprit fin-de-siècle obnubilé aussi bien par les espaces confinés (jardins, serres, prisons et cimetières) que par l'outrance des violences et du carnage. Messaline, aux lèvres vermeilles – « couleur morsure-de-baiser », selon l'expression de Catulle Mendès – n'est plus alors seulement une bourrelle : elle devint une sorte de goule, de vampire, de *vamp*. Telle la présente Jean Lorrain, « éhontée, brisée non rassasiée, *lassata sed non satiata*, affamée de noces crapuleuses et d'amours hasardées », une « patricienne

*féroce* » (je souligne). Certes, elle est encore une figure érotique – il suffit pour s'en convaincre de relire le portrait qu'en offre, en 1907, Louis Drumont qui s'attache à ses seins dont les « pointes menues se détach[ent] sur leur pâlour chaude, telles des gouttelettes de sang sur des roses blanches ». Mais elle est aussi, précisément, une louve, ou, plus exactement, « LA louve ». La manière, par exemple, dont Jarry renouvelle la célèbre scène de la bacchanale des vendanges telle que la rapportaient les *Annales* de Tacite, indique clairement l'ensauvagement de Messaline, « en déshabillé de peaux de boucs », « cheveux épars et secouant son thyrses ». La fête elle-même, devenant sanguinaire, se débride et bientôt tout prend « l'allure désordonnée d'une ronde », d'une « gyration d'hommes » dont Messaline, conformément à la tradition sort inassouvie, plus vorace qu'auparavant (« *Tamen ultima cellam/ adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,/ et lassata viris nec dum satiata recessit./ Clausit...* », écrivait Juvénal : « Et voilà qu'elle ferme la dernière la porte de sa cellule, brûlant encore de la fièvre de sa vulve engourdie, et fatiguée du mâle, mais non pas rassasiée »). Cette lubricité fin-de-siècle – qui associe perversion et bestialité – est au cœur de ce qu'Antonio Domínguez nomme la « messalinite » dans laquelle la Décadence se contemple « comme dans un parfait miroir ». Certes, la « queue de siècle » fut aussi « un bric-à-brac ». Il n'empêche qu'elle contient en germe bien des fantasmes des *xx<sup>e</sup>* et *xxi<sup>e</sup>* siècles. Messaline en est un, devancière de notre « internationale des pétasses », selon l'expression d'Antonio Domínguez, qui, associant Britney Spears, Paris Hilton et Lady Gaga, renvoie conjointement à des « codes prostibulaires et pornographiques » fort anciens et à la « féminité agressive » de cette impératrice des sens qu'était la jeune et jolie femme de Claude.

## 5

---

À Reims, au printemps 2010, Antonio Domínguez, qui avait finalement décidé de faire un livre de cette figure qui l'obsédait depuis si longtemps, accepta mon invitation de venir

en parler à mes étudiants, qui, pour les meilleurs d'entre eux, commençaient à s'éloigner des études littéraires traditionnelles pour rejoindre les *cultural studies*, nouvelle « aventure sémiologique ». Cette conférence fit date: c'était la première fois qu'étaient mis sur le même plan les histoires de Pline et de Tacite et *Caligola e Messalina* (1981), le *softcore* de Bruno Mattei, ou *Messalina orgasmo imperiale* (1983), le pornopéplum de Joe d'Amato. Réactualisant la tradition victorienne du « vice anglais », le péplum messalinien, érotisé avec plus ou moins de bonheur, s'inscrit naturellement dans le sillage de l'hypoggenre pornographique du *fladge*. Au-delà du cinéma, il fut, bien sûr, question des bandes dessinées (où, souvent, l'impératrice s'ennuie au milieu de l'orgie, conformément à un *tópos* fin-de-siècle, lui-même issu de la splénétique baudelairienne), des *spicy pulps* érotico-horifiques (où la belle Messaline est fouettée par des nains bossus et lubriques), de littérature, aussi. Le roman de Maurice Magre, *La Vie amoureuse de Messaline* (1925), offrait à Antonio Domínguez, à ce moment-là comme dans le présent, l'occasion d'étudier très précisément les variations signifiantes du mythe messalinien et de répondre à certaines questions, cruciales: comment la descente à Suburre a-t-elle pu, peu à peu, être présentée comme une simple « promenade d'encanaillement », suscitant, sans plus, la colère d'une foule austère? Comment le *locus classicus* du « *sed non satiata* » a-t-il pu être retravaillé par un « lyrisme *kitsch* » rendant cocasses, voire vaudevillesques, les aventures de Messaline? Comment l'impératrice est-elle devenue le socle d'une véritable capilophilie fétichiste – déplacement vertical, eût dit Freud, de l'obsession occidentale du sexe? Comment a évolué, au fil du temps, la fascination pour ses yeux couleur d'émeraude, ses ongles de dominatrice, sa peau de lait qu'elle emprunte à sa grande rivale en fantasme: Cléopâtre? La conférence s'éternisa et ne termina que, très avant dans la nuit, à la brasserie du Grand Café. Les derniers clients étaient partis depuis longtemps que l'étroite silhouette de Messaline se glissait encore parmi nos discussions.

## 6

Messaline revint dans nos conversations pour *el día de los Reyes*, à Madrid, en janvier 2011, sur un mode amusé. Après quelques vermouths, aux *Gatos, calle de Jesús*, nous en vîmes à parler des délirantes théories sexuelles de l'âge romantique. Jean-Étienne Esquirol, considéré comme le père de l'hôpital psychiatrique français, possédait sa théorie quant à la nymphomanie, à la fureur utérine, à l'hystéromanie ou à l'andromanie. Dans tous les cas: un désir immodéré et inextinguible des jouissances vénériennes. Mais si les érotomanes sont prisonniers de leur imagination, les nymphomanes sont les victimes d'un désordre physique (lequel, c'est entendu, peut être entretenu par la lecture de fictions érotiques ou la fréquentation d'images lascives). Messaline, décidément, semble bien avoir été une admirable nymphomane: les hommes qu'elle poursuivait de ses assiduités et de ses provocations pouvaient toujours tenter de s'y soustraire. Rien à faire! Si un mâle – patricien ou esclave, qu'importe – rejette Messaline, il ne fait qu'exciter son zèle et bientôt, voilà qu'elle le mord, qu'elle le bat ou le tue dans une jouissance étrange qui, vingt siècles plus tard, sera celle, dans *Goldeneye* (1995), de Xenia Onatopp, interprétée par Famke Janssen qui, en son temps, eût pu faire une bien jolie Messaline. Que l'homme cède à ses caprices et sa vigueur ne saurait être qu'impuissante à éteindre l'ardeur brûlante d'une impératrice du sexe que rien ne peut assouvir et qui verse, évidemment, dans l'épuisement, la langueur, voire la mélancolie. Et les romantiques d'inventer toutes sortes de remèdes à cette épouvantable maladie qu'est le désir – ou, du moins, un désir dérégulé: au lieu de liqueur, des décoctions anti-aphrodisiaques de bourgeons de saule, de laurier cerise, de ciguë (cette même ciguë qui empoisonna Socrate). Peut-être l'application de sangsues dans le bas des reins eût-elle soulagé Messaline, à laquelle nos sexologues romantiques auraient au surplus conseillé de fréquenter des amies vertueuses et de varier ses distractions, de s'intéresser, par exemple, à la religion ou aux sciences, aux voyages, à la campagne, à la culture d'un petit jardin. À moins qu'ils ne

lui eussent prescrit l'amputation du clitoris ou prêché le mariage qui, comme chacun sait, est le caveau de l'amour et du désir. C'est cette frustration dont s'égayaient nos discussions madrilènes qui permet à Antonio Domínguez d'établir une analogie, géniale, entre la Messaline émancipée de Dumas et les femmes au foyer frustrées (« *Desperate Housewives* ») qui, multipliant les aventures, tentent d'en finir avec les préjugés induits par la sexologie et les *paperbacks* des années 1950.

7

---

Enfin, à l'automne dernier, nous nous croisâmes au Brésil, à Campina Grande où se tenait un colloque, *Jovens nos espaços públicos e institucionais da modernidade*, dans lequel nous devions, l'un comme l'autre, parler des extravagances érotiques ayant pour cadre d'heureux pensionnats de jeunes filles. Notre rencontre fut brève: Antonio Domínguez était en partance pour São Paulo et moi pour Rio. C'est accoudés au comptoir d'acajou du bar du Garden Hotel, devant de petits verres de *caipirinha*, que nous parlâmes du baroque – ou, plutôt, des baroques, du « baroque funèbre taciteen » dont parle Barthes à la *era neobarroca* d'Omar Calabrese. Antonio Domínguez montre parfaitement ce que les représentations littéraires de l'exécution de Messaline doivent au « baroque funèbre » et combien, aux lisières « du pictural et de la scénographie théâtrale », elles font de la mort un véritable rituel. Ainsi, comme Cléopâtre ou Sémiramis (auxquelles la scène baroque – notamment l'opéra vénitien – l'associe fréquemment), Messaline représente bien l'union de la volonté et d'une sexualité débridée que rien ne peut contrôler, ni même corriger. D'où les surenchères cruelles et libertines qui affectent à l'âge baroque ses figurations, notamment celles où elle rivalise avec Scylla, la putain magnifique, en d'inénarrables joutes érotiques. Or, cet âge baroque – qui court de la fin du concile de Trente (1563) à la mort de Bach (1750), sinon à celle de Rameau (1764), voire de Sade (1814) – ne s'emploie pas seulement à déconstruire et à subvertir les clichés (au demeurant patriarcaux) dont usent

et abusent les différentes résurgences du modèle courtois, de Dante à Madeleine de Scudéry, en passant par Ronsard, Du Bellay, Morlini ou Fortini. Il tente aussi d'adapter aux tensions politiques de la modernité des motifs et des schémas qui, plus anciens, avaient perdu leurs significations ; et c'est précisément ainsi que la figure de Messaline se trouve remise à la mode : parce qu'elle permet, mieux que toute autre, de redonner un sens au mythe de la décadence julio-claudienne en pleine « pastorale de la peur » européenne. Mieux, elle associe aux réflexions politico-idéologiques qu'elle autorise et érotise, des raisonnements axiologiques qui, à valeur d'exemplarité, jouent concomitamment dans le champ théologique (d'où, par exemple, l'importance accordée à Silius, victime de la chair et emblème de l'Homme dupé cher à la tragédie baroque). Mais, déjà, dans l'autre hémisphère, il se faisait tard et, nous taisant soudain, nous nous figurions, dans les lumières fatiguées du bar, voir passer Messaline, la chair frémissante, encore, de luxure inassouvie.

Sébastien Hubier

Sébastien Hubier enseigne la littérature comparée et les études culturelles à l'université de Reims et au campus transatlantique de l'Institut des Sciences Politiques de Paris. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages portant sur la notion d'intimité, notamment dans le champ érotique.





# Introduction

Absente de la plupart des bibliographies consacrées aux mythes littéraires (elle figure enfin, quoique discrètement, dans le grand *Dictionnaire des mythes féminins* dirigé par Pierre Brunel) ainsi qu'à l'érotisme (notamment la monumentale *Encyclopedia of Erotic Literature* éditée par G. Brulotte et J. Phillips), Messaline reste une grande inconnue que tous croient connaître, forts de la substantivation lexicale qui la réduit à un simple trop-plein (ou inversement un trop grand vide) sexuel (une telle serait « une véritable Messaline » au lit, d'autres se disent « des Messalines » sur les *chats* coquins et les sites de rencontre).

C'est pourtant à un voyage véritablement extraordinaire que les discrètes, mais fascinantes, traces de l'impératrice nous invitent. Des sources éparées du récit original (Pline, Juvénal, Tacite, Suétone, Dion Cassius), déjà soumis à un processus de mythification (qui restera toujours étrangement incomplet), jusqu'à ses dernières réécritures dans les fictions historiques de la postmodernité s'articule une figure fantasmatique de la transgression. Personnification d'un vice, la luxure, et du genre féminin qui lui est consubstantiel, Messaline deviendra peu à peu un des principaux mythes érotiques de l'Occident, plus sulfureuse (donc plus souvent censurée) que d'autres figures antiques qui lui sont complémentaires comme Cléopâtre ou sa rivale Agrippine.

L'impératrice historique réunit autour de son aura de scandale une constellation d'épisodes progressivement cristallisés qui fonctionnent comme des myèmes potentiels d'un mythe inachevé, voire manqué. Celui-ci se développe, on le verra, autour de quatre grands axes: la fusion scandaleuse

des deux extrêmes que sont l'impératrice et la putain, inversant l'ordre social, politique et naturel; l'insatiabilité sexuelle de la femme (pure extension de son sexe à la fois fascinant et répulsif); l'*hybris* de la despote usurpatrice, poussé jusqu'au sadisme et enfin la démesure de l'amour tragique qui mène à la mort dysphorique des amants.

Fusion vivante de féminité et sexualité mais aussi d'Éros et Thanatos, Messaline occupe une place de choix, même si elle est bien souvent occultée et souterraine, dans l'imaginaire occidental qui en est à la fois rebuté et envoûté. Elle règne ainsi sur de vastes pans de notre imaginaire culturel, des opéras baroques aux romans archéologiques de la fin-de-siècle, des manuels sexologiques aux nympho-romans les plus *pulp*, de l'historiographie aux pornopéplums de la révolution sexuelle. Traçant par sa scandaleuse présence une traînée de stupre s'étendant de l'Antiquité jusqu'à notre paradoxale hypermodernité, elle relie dans une perspective souvent étonnante les dessous de cette tradition classique jadis célébrée par Gilbert Highet<sup>2</sup>, et, plus important sans doute, elle dessine en creux l'histoire de la répression du désir féminin et, partant, de la féminité elle-même.

Placé à la croisée de la mythocritique propre à la littérature comparée et de l'histoire culturelle des mentalités, des idées, des religions, des arts et des sciences, mais incorporant aussi quantité d'autres disciplines (des *women studies* aux études filmiques), ce livre se consacrera à la généalogie de ce grand mythe délaissé, bien que central dans la construction de la sexualité occidentale. Nous suivrons ainsi à travers l'étude culturelle de la figure millénaire de Messaline l'histoire des représentations de la féminité déviante de par sa sexualité excessive, du discours de la théologie morale jusqu'à la « médicalisation de la luxure » qui s'opère dans la figure de la nymphomanie au sein du discours sexologique. Puis, après l'âge d'or du messalinisme nymphomane, qui va de la fin-de-siècle

---

<sup>2</sup> Gilbert Highet, *The Classical Tradition, Greek and Roman Influences on Western Literature*, Oxford University Press, 1949.

jusqu'aux derniers pornopéplums, nous suivrons la progressive dissolution du mythe au moment même où son mythème central triomphe, hypermédiatisé, dans l'iconosphère globale de nos sociétés post-disciplinaires.



# La résistible ascension de Messaline

## ***SED NON SATIATA... AUX ORIGINES DU MYTHE***

---

Fille du consul Marcus Valerius Messala Barbatius et de sa cousine Domitia Lépida Minor, petite-fille d'Antonia Major et arrière-petite-fille de Marc Antoine et d'Octavie, la sœur d'Auguste, Valeria Messalina, cousine de l'empereur Caligula et troisième femme de l'empereur Claude constitue l'emblème ultime de la décadence morale de la dynastie des Julio-Claudiens.

Auréolée de scandales, elle surgit dans le récit historiographique comme une figure déjà fantasmatique de la transgression et de l'excès. À défaut d'un récit biographique linéaire et achevé, l'historiographie romaine nous a légué d'elle une série d'épisodes qui peu à peu se cristalliseront en mythes potentiels d'un mythe incomplet. Il est pour le moins surprenant que la première mention qui en est faite vienne de la plume de Pline l'Ancien dans une des divagations labyrinthiques de sa rhizomique histoire naturelle, la *Naturalis Historiae* (77-79), consacrée ni plus ni moins qu'à... l'ornithologie. Il s'agit d'une digression (mais toute l'œuvre fonctionne, comme les compilations encyclopédiques de ce que l'on peut bien appeler le « baroque hellénistique », selon une esthétique digressive) qui concerne la sexualité humaine, définie comme potentiellement insatiable par opposition à l'accouplement animal...

Le seul des bipèdes qui soit vivipare est l'homme; seul aussi il se repent du premier coït: tel est donc le présage de la vie, un repentir. Les autres animaux ne font l'amour qu'à des époques déterminées de l'année; l'homme, avons-nous dit (VII, 4), toutes les heures du jour et de la nuit; les autres s'en rassasient, l'homme en est presque insatiable. (X, 83)

Et voici qu'apparaît, à titre d'exemple ultime, « Messaline, la femme de l'empereur Claude », qui « jugeant cette peine digne d'une impératrice, choisit pour ce combat une prostituée des plus renommées parmi celles qui trafiquent de leur corps, et elle la vainquit en soutenant pendant un jour et une nuit vingt cinq assauts » (X, 83). L'association entre les deux extrêmes sociaux, l'impératrice et la putain (il ne s'agit pas encore, nous le voyons, d'une fusion entre les deux), axe du mythe futur jusqu'au por-nopéplum des années 1980, illustre ici le thème de l'insatiabilité sexuelle humaine. Ce thème, qui n'est pas encore limité aux femmes comme il le deviendra par la suite, s'intègre dans une critique de la sexualité paradoxalement contre-naturelle de cet « animal dénaturé » qu'est l'homme. Marquée par le stoïcisme de Sénèque qui prolonge la grande réaction hellénistique contre le corps (illustrée notamment par le succès du topos platonicien et orphique du « corps-prison » – soma sema –), cette critique sera inlassablement reprise par le discours sexophobe chrétien qui l'intègre dans une ontologie de la Faute dont la concupis-scence est l'ultime stigmaté<sup>3</sup>.

Ces trois aspects (la corrélation entre l'Auguste et la putain, l'insatiabilité et la critique d'une sexualité « dénaturée ») fusionnent donc dans une figure historique transformée en vivant *exemplum* encyclopédique. Rédigée sous la dynastie Flaviennne et dédiée à l'empereur Titus, l'œuvre de Pline se fait l'écho des violentes calomnies qui entourèrent la vie et la mort de l'impératrice Julio-Claudienne (sans doute inspirées, entre autres, par la triomphante rivale Agrippine), calomnies qui étaient probablement plus développées dans un des trente et un volumes de son *Histoire de son temps*, œuvre aujourd'hui perdue mais citée expressément par Tacite (*Ann.* XIII. 20, XV. 53; *Hist.* III. 28) et reconnue comme une influence certaine sur Suétone.

L'image plinienne du combat érotique se transforme en une véritable scène (voire en fantasme, au sens psychanalytique) quelques décennies plus tard, sous la plume de Juvénal qui en

---

<sup>3</sup> Peter Brown, *Le Renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Gallimard, 1995.

fait le pilier de la célèbre diatribe contre la luxure féminine dans sa sixième *Satire*. Dans la tradition grecque de Sémonide, Aristophane et Théophraste, illustrée dans le monde romain par Lucilius, Juvénal attaque la femme en invoquant une série de « cas » scandaleux de l'histoire contemporaine selon une rhétorique de la *reprehensio*<sup>4</sup>. Cette attaque, nourrie des potins que l'on dirait maintenant « people » (telles que cette femme de sénateur partie en Égypte pour suivre un gladiateur), s'inscrit d'emblée dans un projet idéologique, critiquant l'indépendance économique croissante des matrones romaines tout en contribuant à un mythe politique : celui de la décadence morale de Rome depuis l'Âge d'Or républicain des premiers temps. Ce mythe qui, ironiquement, conditionnera par la suite toute l'apologétique chrétienne et, plus tard, l'historiographie occidentale, est clairement formulé :

De quelle source jaillissent de telles monstruosité, tu veux le savoir ? La chasteté latine était jadis sous la garde d'une humble fortune ; ce qui protégeait contre le vice les modestes demeures, c'était le travail, de courts sommeils, les mains que la laine étrusque abîmait [...] Aujourd'hui nous souffrons des maux d'une longue paix, plus cruelle que les armes ; la luxure nous a assaillis pour la revanche de l'univers vaincu. Aucun crime ne nous manque, aucun des forfaits qu'engendre la débauche, depuis que la pauvreté romaine a péri. (*Satire VI*, 286-313, traduction Henri Clouard)

Exemple ultime de cette décadence luxurieuse, Messaline apparaît comme l'opposée parfaite au stéréotype moraliste de la matrone romaine construit par le puritanisme augus-

---

<sup>4</sup> Dans une des rares analyses véritablement anthropologiques du genre pour le moins étonnant de la satire romaine, Paul Veyne affirme : « La conscience collective commentait la vie de chacun sans honte aucune [...] [exerçant] une légitime censure que l'on appelait *reprehensio* [...]. L'opinion de la classe dirigeante se sent fondée à contrôler la vie privée de ses membres, dans l'intérêt de tous [...], puritanisme civique qui n'hésite guère à dénoncer ceux qui ne sont pas conformes : un genre littéraire, la satire, y avait ses racines », Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée, vol. 1, De l'Empire romain à l'an mil*, Paris, Seuil, 1999, p. 162.

téen. Illustrant l'esthétique du « réalisme intégral » satirique (au sens bakhtinien), Juvénal trace une scène quasi-théâtrale qui fait entrer l'Impératrice honnie dans le panthéon des rêves mouillés d'Occident.

Dès que sa femme le voyait endormi, assez folle pour préférer un grabat au lit impérial, l'Auguste courtisane prenait deux manteaux de nuit et une servante. Ses noirs cheveux cachés sous une perruque blonde, elle arrivait au fétide et misérable lupanar, elle entrait dans la chambre vide qui était la sienne; là, toute nue, les seins serrés dans une résille d'or, elle se prostitue sous le faux nom de Lycisca et elle expose le ventre qui t'a porté, ô généreux Britannicus. Elle reçoit avec des caresses tous ceux qui entrent et elle réclame le salaire; gisante, elle s'offre à des violences indéfiniment répétées. Bientôt le tenancier congédie ses femmes, elle a peine de partir; au moins s'arrange-t-elle à fermer la dernière sa chambre; encore brûlante du feu de ses désirs, fatiguée des hommes, mais non pas rassasiée, elle s'en va. Les joues noircies par la lampe fumeuse, elle apporte l'odeur du mauvais lieu dans le lit impérial. (*Satire VI*, 114-132, traduction Henri Clouard.<sup>5</sup>)

---

5 On peut comparer cette traduction avec celle, toute empreinte de perversité romantique, de Jules Lacroix (1846) – on pourrait d'ailleurs concevoir une féconde étude comparative des traductions de ce passage « que tout le monde sait par cœur » comme écrivait le compte-rendu du travail de Lacroix dans *L'Artiste* (tome IX, p. 56) : « À peine l'empereur vient-il à s'endormir, / Son épouse, écartant la pompeuse courtine, / Quitte pour un grabat la couche palatine; / Puis avec une esclave, une seule, elle fuit / Sous un obscur manteau qui se perd dans la nuit. / Couvrant ses noirs cheveux d'une perruque blonde, / L'auguste courtisane entre en un bouge immonde; / Et dans sa loge vide, où fume encore un lit, / Au fond du lupanar, elle s'ensevelit. / Là, sous un nom menteur, lascive, toute nue, / Par une tresse d'or la gorge retenue, / Noble Britannicus, dans ce hideux séjour / Elle étale le ventre où tu puisas le jour! // Elle accueille la foule, et, jalouse de plaire, / La fausse Lycisca demande le salaire; / Sur le dos renversée, elle étreint le passant, / Et, les défiant tous, elle absorbe leur sang!... / Lorsque le proxénète enfin clôt sa tanière, / Elle sort; mais, fermant sa loge la dernière, / Et triste, aiguillonnée encore par le désir, / Elle veut prolonger quelque temps son plaisir. / Elle sort, fatiguée et non pas assouvie; / Et, le visage terne, enfumé, l'œil sans vie, / Au lit impérial, dans sa lubrique ardeur, / Du lupanar infâme elle apporte l'odeur! »



La richesse descriptive des détails extrêmement graphiques, proches de la pantomime – on pourrait même dire proto-cinématographiques – donne à cette scène une valeur érotique déjà fétichiste : la plupart de ces détails seront infatigablement repris par les traitements ultérieurs du mythe érigé en fétiche. Cette somptuosité plastique de la fantaisie érotique se combine néanmoins – comme il n'en pouvait être autrement chez Juvénal – avec l'insistance rhétorique sur l'abjection et l'impureté, de la profanation du ventre maternel (illustrant la dichotomie occidentale entre la mère et la putain) à la contamination du lit impérial par les miasmes et les fluides corporels de la plèbe.

Voici donc non seulement la femme adultère qui abandonne le lit conjugal mais aussi celle qui vend son corps à ses plus immondes sujets pour le pur plaisir, la « putain impériale » (*meretrix augusta*), vivant oxymore qui marque le dérèglement radical des temps. L'image de la femme sexuellement vorace jusqu'à l'insatiabilité trouve sa formulation classique dans la célèbre adjectivation « *lassata sed non satiata* », qui sera sans cesse reprise par la suite. Un mythe misogynne qui stigmatise l'abjection congénitale des femmes vient de naître autour d'une figure historiquement avérée au même moment où le mythe de la masculinité divinisée émerge dans les récits évangéliques comme témoignage historique.

La sixième *Satire* constitue le véritable vecteur imaginaire du mythe messalinien qui va survivre jusqu'aux péplums érotiques du *softcore* italien et les *gang-bangs hardcore* du cyberporno contemporain : la femme comme prostituée volontaire, pure extension de son sexe rebelle et insatiable à la fois fascinant et répulsif. L'accusation de prostitution adressée aux aristocrates romaines était déjà en passe de devenir une véritable topique, annoncée par la vision de Julie, fille du Divin Auguste, se donnant au tout venant dans le Forum que l'on retrouvait dans les *Bienfaits* de Sénèque (61-63)<sup>6</sup>. Pline

---

6 « Le divin Auguste exila sa fille, impudique au-delà de toute la portée flétrissante du mot, et rendit publics les scandales de la maison impériale : des amants introduits par bandes ; Rome devenue le théâtre nocturne de leurs orgies ambulantes ; le Forum, et cette même tribune d'où le père avait proclamé la loi

reprenait de fait cette même anecdote dans son *Histoire Naturelle* sans toutefois l'associer à la « nouvelle Julie » que fut Messaline<sup>7</sup>. Le fantasme prostibulaire devenait l'emblème de la brutale libération des mœurs qui éclipsa la morosité du règne augustéen. Comme le signale Catherine Salles, « certaines matrones se font inscrire ouvertement parmi les prostituées recensées par les autorités de police. Cela leur permettra, pensent-elles, d'aimer librement qui elles veulent sans encourir de sanctions », notamment celles prévues par la *Lex Julia de adulteriis et de pudicitia*<sup>8</sup>. Edward Champlin évoque quant à lui la prégnance du « jeu de rôle » d'encanaillement carnavalesque amorcé dès 52 av. J.-C. par un *tribunicus viator* qui installa chez lui un *flagitiosum convivium* où il prostitua, pour l'amusement des tribuns de la plèbe et du consul Metellus Scipio qu'il recevait, deux nobles matrones Mucia and Fulvia, et un noble jeune homme appelé Saturninus<sup>9</sup>. L'exemple des faux bordels serait repris par Tibère dans *la Sellaria* et *le Caprineum* de Capri puis par Caligula et Néron. Messaline elle-même fut accusée d'installer un de ces simili-bordels aristocratiques dans le Palatin, ce qui sans doute aura nourri l'imaginaire de Juvénal, qui pousse

---

qui punit l'adultère, choisie par la fille pour y consommer les siens; ces rendez-vous à la statue de Marsyas, où l'on s'atroupait tous les jours, quand, d'épouse infidèle, travestie en prostituée, elle se ménageait avec des complices inconnus le droit de tout faire. » (Sen. *Ben.* 6.32.1)

7 « Au milieu de nous l'exemple de cette licence nous est donné par une femme qui n'est autre que la fille du divin Auguste. Les lettres de ce Dieu, adressées au sénat, gémissent sur la luxure qui, pendant la nuit, couronnait Marsyas. » (Pline, *Hist. nat.*, xxi, c. 6, n. 1.). Julie déposait donc, selon cette obscure allusion, des couronnes pour marquer ses victoires amoureuses sur la statue de Marsyas où les orateurs, qui avaient gagné leur cause, venaient traditionnellement déposer les leurs.

8 *Les Bas-fonds de l'Antiquité*, Paris, Payot, 1995, p. 223. T.J. McGinn développe cette théorie dans *Prostitution, Sexuality, and the Law in Ancient Rome*, New York: Oxford University Press, 1998, p. 198, ce qui explique selon lui les accusations à l'égard de Messaline (pp. 168-170). McGinn fait référence aussi à l'existence de véritables « sex-clubs » aristocratiques où la ligne entre adultère et prostitution était davantage brouillée.

9 Edward Champlin, « Sex on Capri », *Transactions of the American Philological Association* 141.2, 2011, p. 330.

le déclasserment ludique jusqu'à ses ultimes conséquences – la descente dans les bas-fonds de Rome – selon l'esthétique de l'hyperbole propre au genre satirique<sup>10</sup>.

Prototype de la femme pornographique, Messaline est déjà pour Juvénal l'abject par antonomase au sens kristévien, l'« horreur de la femme » y étant marquée par le rejet et l'envie réprimée de la fusion avec la mère (l'impératrice est d'ailleurs présentée, on l'a vu, comme la « mère abjecte » suprême)<sup>11</sup>. Pourtant, malgré toute la réprobation que distille le texte, on touche là à une des valeurs cardinales de l'érotisme tel qu'entendu par Georges Bataille, celle de la « souillure », et c'est sans doute là que réside le fond du *sex-appeal* messalinien : « Si la beauté, dont l'achèvement rejette l'animalité, est passionnément désirée, c'est qu'en elle la possession introduit la souillure animale. Elle est désirée pour la salir. Non pour elle-même, mais pour la joie goûtée dans la certitude de la profaner [...]. L'essence de l'érotisme est la souillure. L'humanité, significative de l'interdit, est transgressée dans l'érotisme. Elle est transgressée, profanée, souillée. Plus grande est la beauté, plus profonde est la souillure<sup>12</sup>. » On sait tout ce que l'érotisme bataillien doit à la tradition patriarcale – classique puis chrétienne – du corps abject, mais c'est précisément dans l'ambiguïté constitutive de cette tradition (et Juvénal a pu, comme tous ses émules, être lu d'une seule main) que s'ouvre la possibilité d'une théorie de l'érotique messalinienne.

Messaline réapparaît dans la dixième *Satire*, qui s'attaque cette fois-ci à l'*hybris* suprême des noces adultères avec le beau chevalier Silius. La scène, toujours aussi picturale et théâtrale, est ici focalisée sur le dilemme tragique de ce dernier, victime de la concupiscence de l'impératrice ; dilemme où il s'agit, quoiqu'il arrive, d'épouser la mort...

<sup>10</sup> Kristen A. Hosack, « Can One Believe the Ancient Sources That Describe Messalina? », *Constructing the Past*, 2011, Vol. 12 : Iss. 1, 7.

<sup>11</sup> Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur, Essai sur l'abjection*. Paris, Seuil, 1980.

<sup>12</sup> Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, 10/18, p. 159-160.

Quel conseil donnerez-vous à celui que la femme de César se propose d'épouser ? Il est vertueux, beau, d'une naissance illustre ; le malheureux est traîné aux pieds de Messaline ou plutôt à la mort. Impatiente, elle l'attend dans ses jardins. Le voile, le lit nuptial, tout est prêt ; suivant l'antique usage, le million de sesterces sera compté ; l'augure viendra, les témoins seront appelés. Tu te flattais, Silius, d'un hymen secret ? Messaline ne veut que des formes légales. À quoi te résous-tu ? Si tu refuses d'obéir, tu périras avant la fin du jour ; si tu consens, tu vivras encore quelques moments, jusqu'à ce que le bruit de ton crime, répandu dans la ville, ait frappé les oreilles de l'empereur. Il saura le dernier le déshonneur de sa maison. Obéis donc, si quelques jours d'une pareille vie te semblent si précieux. Mais, quelque parti que tu prennes, cette tête charmante n'en sera pas moins livrée au tranchant du glaive. (10. 329-45)

Juvénal dévoile ici l'autre versant du mythe en herbe, la cruauté tyrannique qui ne recule devant rien pour satisfaire une lubricité sans bornes. Sous prétexte de réflexion philosophique sur le *fatum* et la difficulté de se conformer à la libre nécessité stoïcienne perce une nouvelle fois le portrait noir de cette femme excessive, sans doute inspiré par la propagande agrippinienne, voire même des *Mémoires* perdues de la rivale triomphante<sup>13</sup>.

Inversant l'ordre social, politique et naturel, l'impératrice qui osait « préférer un grabat au lit impérial » est aussi la protagoniste du livre onzième des *Annales* de Tacite, contemporaines des *Satires* et également décisives dans l'élaboration de ce qui deviendra le mythe messalinien. C'est tout d'abord comme despote usurpatrice qu'elle apparaît après la lacune du livre X, disparu comme les trois précédents et où étaient racontées les premières années du règne de Claude. Nous plongeons ainsi sans préambule dans l'affaire des jardins de Lucullus et des fausses accusations contre Valerius Asiaticus, où s'unit la cupidité criminelle avec la rivalité amoureuse (Poppée

<sup>13</sup> Voir notamment Anthony A. Barrett, *Agrippina, Sex, Power and Politics in the Early Empire*, Taylor & Francis, 2001 [1996], p. 302.

étant aussi l'amante de l'histriion Mnester)<sup>14</sup>. La dignité de la mort du chevalier romain, moment clé du « baroque funèbre taciteen » selon l'analyse célèbre de Roland Barthes<sup>15</sup> contraste brutalement avec la perfidie de l'impératrice (et, en guise de prolepse, avec la mort indigne de celle-ci)<sup>16</sup>.

Suit l'accusation, tout aussi ignominieuse, des frères Petra, pour « avoir prêté leur maison aux entrevues de Poppée et d'Asiaticus » : « Le prétexte fut un songe où l'un d'eux avait cru voir Claude ceint d'une couronne d'épis renversés, image qu'il avait interprétée, disait-on, comme le pronostic d'une famine » (XI, 4) ; on touche ici au comble de la tyrannie. Puis, nouvel élément du mythe, survient la passion fatale, « un amour nouveau et voisin de la frénésie »...

Elle s'était enflammée pour C. Silius, le plus beau des Romains, d'une si violente ardeur, qu'afin de le posséder sans partage elle

---

**14** « Messaline crut que Valerius Asiaticus, deux fois consul, avait été autrefois l'amant de Poppée. De plus, elle convoitait ses jardins, commencés par Lucullus, et qu'il embellissait avec une rare magnificence. Elle déchaîna contre l'un et l'autre l'accusateur Suillius. Chargé de le seconder, Sosibius, précepteur de Britannicus, avertissait Claude, avec une hypocrite sollicitude, de se mettre en garde contre une audace et un crédit menaçants pour les princes [...]. » (XI, 1) Traduction Jean-Louis Burnouf, *Œuvres complètes de Tacite traduites en français avec une introduction et des notes*, Paris, Hachette, 1859. Toutes les références aux *Annales* de Tacite sont tirées de cette édition.

**15** « La mort, elle-même, n'est pas algébrique : elle est toujours un mourir ; c'est à peine un effet ; si rapidement évoquée qu'elle soit, elle apparaît comme une durée, un acte processif, savouré [...] ; c'est ce dernier suspens stoïcien qui fait du mourir un acte proprement humain : on tue comme des bêtes, on meurt comme des hommes : toutes les morts de Tacite sont des instants, à la fois immobilité et catastrophe, silence et vision. », Roland Barthes, « Tacite et le baroque funèbre », *Essais critiques*, Seuil, Points, 1981 [1964], p. 109.

**16** « Les amis d'Asiaticus l'exhortaient à sortir doucement de la vie en s'abstenant de nourriture : il les remercie de leur bienveillance ; puis il se livre à ses exercices accoutumés, se baigne, soupe gaiement ; et, après avoir dit qu'il eût été plus honorable de périr victime de la politique de Tibère ou des fureurs de Caïus, que des artifices d'une femme et de la langue impure de Vitellius, il se fait ouvrir les veines. Il avait auparavant visité son bûcher, et ordonné qu'on le changeât de place, de peur que l'ombrage de ses arbres ne fût endommagé par la flamme : tant il envisageait tranquillement son heure suprême ! » (XI, 3).

chassa de son lit une épouse du plus haut rang, Junia Silana. Silius ne se déguisait ni le crime ni le danger ; mais, avec la certitude de périr s'il refusait, une vague espérance de tromper Claude, et de grandes récompenses, il attendait l'avenir, jouissait du présent, et se consolait ainsi. Elle, dédaignant de se cacher, traînait chez lui tout son cortège, ne quittait pas sa maison, s'attachait partout à ses pas, lui prodiguait honneurs et richesses ; enfin, comme si déjà l'Empire eût changé de mains, les esclaves du prince, ses affranchis, les ornements de son palais, étaient vus publiquement chez l'amant de sa femme. (XI, 12)

C'est là, chez Tacite, que se produit le tournant décisif, l'apparition de l'*hybris* caractéristique des grandes figures tragiques, telle Médée, dont Sénèque avait fait un violent portrait avant d'être victime, ironiquement, de la rivalité érotico-politique entre Messaline et Julia Livilla. Notons d'ailleurs que dans ce que nous conservons des *Annales* il n'est pas fait allusion à l'érotisme débridé de l'impératrice, dominée plutôt par la cruauté, la cupidité et cette dernière passion fatale. La structure tragique conditionne la représentation éminemment théâtrale, presque heure par heure, de cette ultime transgression et de sa punition (XI, 26 à 38). La mystérieuse *affaire* de ces « noces adultères » qui encore aujourd'hui divise et intrigue les historiens est dès lors présentée dramatiquement sous un angle psychologique, fruit de l'ambition démesurée de Silius (aux antipodes donc de la vision juvénalienne) et de « l'excès de l'infamie » de l'impératrice pour qui, « à ce degré de corruption », « le mariage est devenu un plaisir de plus »...

Messaline, qui trouvait l'adultère usé et insipide, n'avait déjà eu que trop d'inclinations aux dissolutions extraordinaires, lorsque Silius, soit par je ne sais quel aveuglement qui le poussait à sa perte, soit qu'à des périls si menaçants il ne vît de remède que le péril même, fut le premier à la presser de ne plus garder de ménagements. Il lui représentait qu'ils ne s'étaient pas avancés si loin pour laisser tranquillement vieillir Claude ; que la prudence était sans inconvénient pour l'innocent, mais que des coupables avérés n'avaient de ressource que l'audace [...].

Ce discours fut reçu froidement. Ce n'est point qu'elle aimât son mari ; mais elle craignait les mépris de son amant devenu son souverain, et qu'il n'estimât à son juste prix un crime que ses périls n'excuseraient plus. Toutefois l'idée du mariage la transporta, par l'excès de l'infamie, qui, à ce degré de corruption, est un plaisir de plus. Elle n'attendit que le départ de Claude, qui devait aller pour un sacrifice à Ostie, et elle célébra son mariage avec la pompe la plus solennelle. (XI, 26)

Le fait lui-même est tellement « fabuleux » que Tacite lui-même se sent obligé de courir aux devants des critiques en affirmant sa véracité<sup>17</sup>. Les plus diverses interprétations de ce qui ne peut être qu'une (maladroite) tentative de coup d'État se succéderont jusqu'à nos jours, de romans en biographies et traités historiques. Il s'agit bien là du point d'inflexion du mythe messalinien, qui fournit un contraste tragique à l'autre vision, plino-juvénalienne, de l'impératrice prostitutionnelle.

Animée par le sens dramatique et pittoresque de Tacite (« le plus grand peintre de l'Antiquité » selon la célèbre formule de Racine), une série dynamique de véritables « tableaux » se déroule, depuis les conciliabules entre les affranchis de Claude « qui, possédant le pouvoir, avaient le plus à craindre d'une révolution » (XI, 28 à 30), jusqu'à la célèbre bacchanale des vendanges :

Messaline, plus abandonnée que jamais dans ses dissolutions, représentait dans son palais une vendange. On était au milieu de l'automne. Les pressoirs foulaient les raisins ; le vin coulait dans les

---

17 « Ce fait, je ne me le dissimule point, paraîtra fabuleux. On aura peine à croire que, dans une ville où l'on sait tout, et où rien ne se tait, un citoyen, et surtout un consul désigné, ait eu le front de s'unir publiquement à la femme de son empereur, que leur union ait été annoncée d'avance, consignée dans des actes authentiques, comme pour assurer la légitimité des enfants, consacrée par les prières des augures, par les cérémonies religieuses, par l'appareil d'un sacrifice, d'un banquet solennel, au milieu de convives témoins de leurs baisers, de leurs embrassements, et d'une nuit passée dans toutes les libertés conjugales. Mais il n'y a rien lu d'inventé pour exciter la surprise ; je ne fais que rapporter ce que nos vieillards ont su et ont écrit. » (XI, 27)

cuves : tout autour sautaient des femmes vêtues de peaux, imitant les sacrifices, ou plutôt la démenée des bacchantes. Messaline courait les cheveux épars, le thyrses à la main ; et, à ses côtés, Silius couronné de lierre, chaussé du cothurne, faisait tous les gestes d'un homme ivre, tandis qu'un chœur bruyant répétait les chansons les plus lascives. On rapporte que Vectius Valens, dans les folies de cette orgie, étant monté sur un arbre très haut, quelqu'un lui demanda ce qu'il voyait : « Je vois, répondit-il, un orage furieux du côté d'Ostie » ; soit qu'en effet les apparences s'en montrassent déjà, soit que ce mot, échappé au hasard, fût une prédiction de l'événement. (XI, 31)

En contrepoint tragique avec cette dernière fête viennent les discours des affranchis qui pressent Claude à sévir contre sa femme adultère et rebelle (XI, 32-34), puis le châtiment des coupables, à commencer par Silius (XI, 35). Enfin survient l'exécution de Messaline placée tout entière sous le signe du « baroque funèbre » où, à la lisière du pictural et de la scénographie théâtrale, la mort est érigée en ultime protocole :

Évodus court aux jardins, et, arrivé le premier, il trouve Messaline étendue par terre, et Lépidia, sa mère, assise auprès d'elle. Le cœur de Lépidia, fermé à sa fille tant que celle-ci fut heureuse, avait été vaincu par la pitié en ces moments suprêmes. Elle lui conseillait de ne pas attendre le fer d'un meurtrier, ajoutant que la vie avait passé pour elle, et qu'il ne lui restait plus qu'à honorer sa mort. Mais cette âme, corrompue par la débauche, était incapable d'un effort généreux. Elle s'abandonnait aux larmes et à des plaintes inutiles, quand les arrivants forcèrent tout à coup la porte. Le tribun se présente en silence ; l'affranchi, avec toute la bassesse d'un esclave, se répand en injures. Alors, pour la première fois, Messaline comprit sa destinée. Elle accepta un poignard, et, pendant que sa main tremblante l'approchait vainement de sa gorge et de son sein, le tribun la perça d'un coup d'épée. Sa mère obtint que son corps lui fût remis. Claude était encore à table quand on lui annonça que Messaline était morte, sans dire si c'était de sa main ou de celle d'un autre. Le prince, au lieu de s'en informer, demande à boire et achève tranquillement son repas. (XI, 37-38)



Aimantés par la passion pour la psychologie que l'auteur partageait avec les moralistes stoïciens et par une puissante imagination visuelle, ces épisodes reçoivent ainsi un traitement proto-romanesque qui va conditionner durablement la réception du mythe, marquant les réécritures ultérieures, de l'historiographie positiviste jusqu'aux romans antiquisants et les tableaux historiques « pompiers ». « Stoïcien, homme du despotisme éclairé, créature des Flaviens écrivant sous Trajan l'histoire de la tyrannie julio-claudienne », Tacite est confronté, comme l'écrit Barthes, à un passé devenu « fantasma, théâtre obsessionnel, scène plus encore que leçon<sup>18</sup> ». Son écriture, et par extension le traitement rhétorique de « l'affaire Messaline » se voit ainsi non seulement marqué par un projet idéologique (la diffamation de la dynastie précédente rehaussant *a contrario* la légitimité de celle au pouvoir, basée sur une nouvelle alliance avec les « premiers ordres » sénatorial et équestre) mais aussi par une véritable esthétique, transformant l'impératrice à la fois en véhicule polémique et en signe dramatique<sup>19</sup>.

Comme le signale Maria Wyke, « la narration tacitienne dévoile son penchant sénatorial contre le système impérial en structurant la tyrannie et la corruption de ce dernier selon des termes moraux. La légitime autorité sénatoriale et le pouvoir masculin sont graduellement usurpés par les femmes incontrôlées et les affranchis conspirateurs de la maisonnée impériale. Cette transgression inconstitutionnelle et contre-nature des limites romaines émascule les empereurs et mène inexorablement à leur chute<sup>20</sup> ». Le récit est alors véritablement

<sup>18</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, p. 108.

<sup>19</sup> Pour la discussion du traitement rhétorique de Messaline dans les sources historiographiques romaines, voir notamment B. Levick, *Claudius* (New Haven & Londres, 1990, p. 53-67); R. A. Bauman, *Women and Politics in Ancient Rome*, Londres, 1992, p. 166-79; Sandra Joshel, 'Female desire and the discourse of empire: Tacitus' Messalina'. *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 21/1, 1995, Anthony A. Barrett, *op. cit.*, p. 71-94 et S. E. Wood, *Imperial Women: A Study in Public Images, 40 B.C.-A.D. 68* (Leiden, 1999), p. 252-5 et p. 274-85.

<sup>20</sup> Maria Wyke, *The Roman mistress ancient and modern representations*, Oxford University Press, 2002, p. 333.

*fabulosus* (au sens théâtral), « combinant la comédie du vieil homme trompé par sa femme adultère et ses malins esclaves, à l'ironie tragique de la mort de la protagoniste dans les jardins même qu'elle avait tant convoités<sup>21</sup> ».

Peu après Tacite, Suétone évoque la figure de l'impératrice avec une discrétion qui ne peut que surprendre dans ce catalogue tératologique friand d'excès en tous genres qu'est sa *Vie des Douze Césars* (c. 120). Le secrétaire d'Hadrien liquide rapidement, au fil des sections qui brossent le portrait de l'empereur Claude, l'affaire des noces : « Il prit en mariage Valeria Messaline, fille de Barbatus Messala, son cousin. Mais, quand il sut que, indépendamment de ses turpitudes et de ses scandales, elle s'était mariée avec Caius Silius, en constituant même une dot en présence des augures, il la fit périr. » (*Claude*, 26) Il rajoute par la suite un détail grotesque promu à un bel avenir, qui stigmatise cet homme « livré à ses affranchis et à ses femmes [...], plutôt esclave qu'empereur » : « Ce qui passe toute croyance, c'est qu'il signa lui-même le titre de la dot aux noces de Messaline avec l'adultère Silius. On lui avait fait croire que ce n'était qu'un jeu pour éloigner et détourner sur un autre un danger dont quelques prodiges le menaçaient. » (*Claude*, 29) Reprenant le projet idéologique taciteen, Suétone évoque aussi la cruauté et la corruption despotiques de Messaline, dont l'accusation de crimes imaginaires aperçus « en rêves » (c'est ainsi que sera inculpé Appius Silanus, nouveau mari de Domitia) reste l'emblème, le comble dramatique de la stratégie de la Terreur<sup>22</sup>.

<sup>21</sup> *Id.*, p. 334.

<sup>22</sup> « Ce fut de la même manière, dit-on, que périt Appius Silanus. Messaline et Narcisse, qui avaient conspiré sa perte, s'étaient partagé les rôles. L'un, jouant l'épouvante, entra précipitamment, avant le jour, dans la chambre de son maître, assurant qu'il avait rêvé qu'Appius attentait à sa personne ; l'autre, affectant la surprise, dit que depuis quelques nuits elle faisait aussi le même rêve. Peu de temps après, on annonça de dessein prémédité, qu'Appius s'élançait vers le palais ; et, en effet, il avait reçu ordre, la veille, d'y paraître à point nommé. Claude, persuadé qu'il ne venait que pour réaliser le songe, le fit saisir aussitôt et mettre à mort. Le lendemain, il ne craignit pas de raconter toute l'affaire au Sénat, et remercia son affranchi de veiller sur ses jours, même en dormant. » (*Claude*, 37)

Cette Terreur domine, chargée de signe, la tragédie *Octavie* (c. 90), faussement attribuée à Sénèque et consacrée aux malheurs de la fille de Messaline, exilée par Néron au profit de la lubrique intrigante Poppée. L'affaire des noces adultères y est transformée, à la façon du théâtre de l'horreur sénéquan, en scène mythologique traversée de *furor* tragique :

Depuis longtemps la colère sévère des dieux s'est appesantie sur notre maison. La cruelle Vénus lui a porté le premier coup en allumant dans les veines de ma mère infortunée une ardeur furieuse. Dans l'égarément de ces pensées lubriques, elle osa, mariée, former publiquement un hymen criminel, oubliant ses enfants, son époux et la sainteté de nos lois. La redoutable Erinye accourut à ces noces infernales, les cheveux épars et ceinte de serpents, et arracha la torche nuptiale pour l'éteindre dans le sang. C'est elle qui enflamme la bête outragée de l'empereur avec une telle furie meurtrière qu'elle aboutit au cruel massacre de ma mère infortunée, qui périt par le glaive, et me légua en mourant une impérissable douleur. En conséquence elle entraîna dans les ombres d'en bas son époux et son fils, et précipita la ruine de notre dynastie. (257-72)

La furie érotique de l'impératrice est ici devenue stigmatique, malédiction capricieuse des dieux qui, comme dans les grandes lignées de la mythologie grecque, s'appesantit sur différentes générations de victimes. Encore une fois le mariage est vidé de contenu politique et présenté comme l'effet de l'*hybris* lubrique qui reçoit ici un châtiment spectaculaire dont l'âge baroque va se délecter.

Après cette première étape de la *damnatio memoriae*, le portrait historique de l'impératrice cruelle et luxurieuse se précise et se cristallise définitivement dans le livre LX de l'*Histoire Romaine* de Dion Cassius (c. 229). Cassius offre le traitement le plus détaillé des excès messaliniens : ainsi, on apprend que Silanus, marié à la mère de Messaline, fut mis à mort « pour avoir offensé Messaline en refusant les faveurs de cette femme impudique et luxurieuse » (14), ajoutant ainsi l'inceste à l'ignominie de l'accusation en songes déjà évoquée par Suétone (« c'est ainsi que Silanus mourut victime d'un songe », résume

Cassius dans une formule déjà toute racinienne). Vinicius n'encourt pas un meilleur sort, puisque Messaline « ayant conçu des soupçons contre lui, parce qu'elle avait tué sa femme Julie, irritée, en outre, de ce qu'il avait refusé d'avoir commerce avec elle, le fit périr par le poison » (27). Nouveau détail grotesque qui s'ajoute à celui avancé par Suétone, c'est Claude lui-même qui, victime d'un stratagème comique, incite l'histriion Mnester à céder aux désirs de sa luxurieuse épouse<sup>23</sup>.

Avec une force dramatique toute taciteenne se précise et se fixe le mytheme orgiastique de l'impératrice dissolue :

Pendant ce temps, Messaline vivait dans le désordre, et contraignait les autres femmes à se livrer elles-mêmes à la débauche : plusieurs durent, à son instigation, commettre l'adultère dans le palais même, en présence et sous les yeux de leurs maris. Ceux-là, elle les aimait et les favorisait, elle les comblait d'honneurs et de dignités ; ceux, au contraire, qui ne se prêtaient pas à ces débordements, elle les haïssait et elle les faisait périr. Ces désordres, si graves et si ouvertement commis, échappèrent longtemps à Claude : Messaline faisait coucher auprès de lui de jeunes servantes, et détournait, soit par des bienfaits, soit par des supplices, ceux qui auraient pu lui découvrir ses débauches. (18)

Détail révélateur, le fantasme prostibulaire est désormais présenté comme un fait historique avéré, bien qu'il ne se situe pas à Suburre mais, plus vraisemblablement, dans le propre palais impérial. Qui plus est, il devient même la cause efficiente de l'*affaire* des noces :

---

23 « Elle était vivement éprise de ce danseur, et, comme elle ne pouvait en aucune façon, ni par promesses, ni par menaces, le faire consentir à ses désirs, elle s'adressa à son mari, le priant de forcer Mnester à lui obéir, comme si elle avait eu besoin de lui pour un service d'un autre genre : Claude lui ayant dit alors de faire tout ce qui lui serait commandé par Messaline, Mnester entra en commerce avec elle, comme si cela eût été compris dans l'ordre de l'empereur. Elle fit la même chose à l'égard de beaucoup d'autres ; car elle commettait des adultères, comme si Claude avait connaissance de ce qui se passait, et lui avait permis de se plonger dans la débauche. » (22)

Messaline, comme s'il ne lui eût pas suffi d'être adultère et courtisane (elle allait jusqu'à se prostituer elle-même et à prostituer, dans le palais, d'autres femmes du premier rang), voulut encore, comme dit le proverbe, avoir plusieurs maris. Peut-être eut-elle contracté mariage avec tous ceux qui avaient commerce avec elle, si elle n'eût, surprise dès le premier, été punie de mort aussitôt. (31)

Les noces sont alors présentées de façon assez schématique comme une tentative grotesque utilisée par les affranchis pour effrayer Claude avec la perspective d'un coup d'État<sup>24</sup>. L'exécution finale de la débauchée est également succincte, insistant sur la « justice poétique » du lieu de la scène (« *Claude fit mourir Messaline elle-même, retirée dans les jardins d'Asiaticus, jardins qui n'avaient pas peu contribué à la perte de leur maître* »).

C'est cette image de Messaline comme emblème de l'abjection que reprend, magnifiée, un siècle plus tard, Aurelius Victor dans son *De Caesaribus* (c. 360) :

Son épouse se livra d'abord à tous les genres d'adultère, pêle-mêle, comme si elle eût usé d'un droit, immolant presque toujours, avec ses complices, ceux qui, par honneur ou par crainte, s'abstenaient de répondre à ses désirs; or, à l'aide d'artifices familiers aux femmes de cette espèce, elle accusait d'avoir voulu la séduire ceux mêmes qu'elle avait tenté de corrompre. Enflammée ensuite d'une lubricité plus odieuse, elle prostituait avec elle, comme de viles courtisanes, les femmes mariées et les jeunes filles les plus nobles; les hommes étaient forcés d'assister à ce hideux spectacle; et si

---

<sup>24</sup> « Elle prit pour mari C. Silius, fils de ce Silius qui avait été égorgé par Tibère, célébra ses noces par des festins somptueux, donna à ce nouvel époux une demeure princière, où elle fit transporter les meubles les plus précieux de Claude, et enfin le nomma consul. Or, ces scandales qui, déjà auparavant, étaient venus aux oreilles et aux yeux de tous les autres, étaient ignorés de Claude [...] descendu à Ostie pour veiller à l'apport des blés, tandis que Messaline, sous prétexte d'indisposition, était restée à Rome où elle célébra un festin fameux et se livra à l'orgie la plus effrénée. Narcisse profita de cet isolement de Claude pour lui faire découvrir, par l'entremise de ses concubines, tout ce qui se passait. Puis, l'effrayant de l'idée que Messaline allait le tuer et mettre Silius à sa place, il le décida à se saisir de plusieurs personnes et à leur donner la question. » (31)

quelqu'un manifestait de l'horreur pour de telles turpitudes, on inventait une accusation, et l'on sévissait contre lui, contre toute sa famille. (IV)

Enfin, l'*affaire* des noces est encore une fois vue comme l'extension du tempérament lubrique de l'impératrice qui « pour se distraire avec des courtisanes, contracta à Rome un nouveau mariage: ce qui mit le comble à sa mauvaise réputation » (IV). Symptomatiquement, c'est ce même Aurelius Victor qui attribue à Cléopâtre, dans une succincte digression, un trait « messalinien » dont elle ne se départira pas: « Cléopâtre était si passionnée, que souvent elle se prostitua; si belle, que bien des hommes achetèrent de leur existence la faveur d'une de ses nuits<sup>25</sup> » (LXXXVII). Unis tous deux dans les noces abjectes d'Éros et Thanatos, les deux mythes de la féminité lubrique et fatale ne cesseront dès lors de se croiser. Le texte d'Aurelius Victor est par la suite condensé dans l'*Épitome* de l'œuvre qui lui est attribuée (c. 395), clôturant le cycle classique de ce mythe que l'Antiquité allait léguer – fortement censuré et réélaboré par l'Église chrétienne – à la postérité, mythe historicisé de l'antimatrone par excellence; la prostituée impériale ("*meretrix augusta*") cruelle et insatiable.

Il faudra vingt siècles pour que l'on commence à lire ces textes non plus comme des sources canoniques d'une vérité historique incontestable mais comme des récits marqués par des structures rhétoriques et des idéologies précises, au point que la reconstitution de ce que l'on peut appeler le « puzzle Messaline » (à commencer par l'*affaire* « fabuleuse » des noces) semble désormais extrêmement difficile, puisque, comme l'écrit Sandra Joshel, « la seule Messaline à qui nous ayons accès est un signe pris entre des discours imbriqués marqués par les politiques du genre (sexuel) et de l'Empire<sup>26</sup> ».

<sup>25</sup> Properce déjà la traitait grossièrement « de femelle usée par la débauche, bien faite pour régner sur l'incestueuse Canope » (Prop. III, II, 30 et 39), Pline l'Ancien de « putain couronnée » - *regina meretrix*, (Hist. Nat, 357, 359 et 370-371) et enfin Dion Cassius de « Vénus tout entière à sa proie attachée ». (LI, 15, 4)

<sup>26</sup> Sandra Joshel, « Female desire and the discourse of empire: Tacitus'

Confrontés à des témoignages partiels et contradictoires nourris d'abord des calomnies du parti d'Agrippine contre l'ancienne épouse à qui elle succéda, puis par la propagande néronienne visant à légitimer le nouvel empereur au détriment de son rival Britannicus et de son encombrante épouse Octavie (en ternissant l'image de leur mère), les premiers historiens ont, comme on l'a vu, infléchi la sédimentation du mythe, obnubilés qu'ils étaient par leur désir de glorifier le Sénat romain en ternissant la réputation des empereurs julio-claudiens.

La plupart des historiens de notre « âge du soupçon » s'accordent désormais à chercher un sens politique à la carrière de l'impératrice, menacée par différentes factions et acculée à tenter un coup d'État désespéré pour contrer, en outre, les ambitions d'Agrippine<sup>27</sup>. Beaucoup discutent aussi l'étendue de l'inconduite sexuelle impériale, la situant dans le contexte de la « libération sexuelle » entamée avec le règne de Tibère contre la morosité du règne augustéen ou bien relativisant les rumeurs diffamatoires (qui, outre leur caractère contradictoire déjà souligné, ne semblent pas avoir contesté la paternité de Britannicus et d'Octavie)<sup>28</sup>. L'accusation hyperbolique de prostitution était en fait traditionnellement portée sur les femmes qui faisaient preuve de promiscuité sexuelle, comme le signale à juste titre Thomas A. J. Ginn<sup>29</sup>. Elle s'inscrivait, de fait,

---

Messalina », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 21/1, 1995, p. 52.

**27** Ainsi, pour Pierre Grimal (*L'Amour à Rome*, Belles Lettres, 1979, p. 305), Messaline était au centre d'un conflit d'intérêts sans pitié où chacun jouait sa propre carte. De même Barbara Levick insiste sur ce versant politique dans *Claudius* (New Haven and London 1990) éclairant par exemple le tour de force qu'a représenté l'élimination de l'importante personnalité qu'était Valerius Asiaticus, et le rôle central qu'y a tenu Messaline (p. 87, voir aussi p. 53-67). Nous revenons sur ces problèmes dans notre partie sur l'historiographie du xx<sup>e</sup> siècle.

**28** Voir par exemple Raoul Verdrière, « Plaidoyer pour Messaline », *Paideia*, 44 (1989). 3-15 et Barbara Levick, *op. cit.*, p. 80 sq mais aussi Catherine Salles, *Les Bas-fonds de l'Antiquité*, Paris, Payot, 1995.

**29** « *Social convention unambiguously identified sexual promiscuity with prostitution. It is not difficult to multiply examples. One thinks of Sallust's famous portrait of Sempronia as a hetaira (BC 2), Cicero's casting of Clodia as a well-born meretrix (Cael. 49), Procopius' demolition of the virtue of Theodora and Antonina. More instructive perhaps than the artifice of Seneca and Juvenal is the offhand way*

dans la politique officielle de la condamnation rétrospective des dynasties déchues (*damnatio memoriae*) tel que l'attestent de nombreux documents impériaux<sup>30</sup>.

Mais avant d'en arriver à cette déconstruction historiographique du mythe il aura fallu à Messaline traverser deux millénaires sous l'emprise de ce « sensationnel drame romain d'excès sexuel et d'injustice politique<sup>31</sup> ». C'est l'histoire de cette emprise que nous allons désormais retracer.

### **ÉCLIPSE ET RENAISSANCE DE MESSALINE**

Nourri par la polémique chrétienne contre la pourriture morale de l'Empire et, plus profondément, contre la triade symbolique du péché, de la chair et de la mort qui en lui s'incarnent, le mythe de l'impératrice inassouissable aurait a priori dû occuper une place de choix dans la pastorale de l'Église triomphante. De fait le *sed non satiata* de Juvénal semble répondre (ou du moins c'est ce que postuleront les Décadents) au niveau analogique de l'exégèse au verset inlassablement paraphrasé des *Proverbes* : « *Tria sunt insaturabilia [...] : Infernus, et os vulvae, et terra quae non satiatur aqua ignis vero numquam dicit sufficit*<sup>32</sup> » (XXX, 16). Ce « proverbe numérique » qui tient à la fois de la maxime, de l'énigme et de la comparaison évoque néanmoins une insatiabilité en tout point opposée à celle de la luxure impériale : c'est l'impératif de la progéniture, si essentiel dans le judaïsme (« Rachel fut jalouse de sa sœur, et dit à Jacob : Donne-moi des fils, sinon je meurs », *Genèse*, 30, 1).

---

*in which Isidore views the adulteress as capable of a promiscuity similar to- or in fact identical with- that of the prostitute* », Thomas A. J. Ginn, *Prostitution, sexuality and the law in ancient Rome*, Oxford University Press, 1998, p. 170.

**30** Catharine Edwards, *The Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge, 1993, p. 34-62.

**31** Maria Wyke, *op. cit.*, p. 335.

**32** « La sangsue à deux filles : Apporte ! Apporte ! Il y a trois choses insatiables et quatre qui jamais ne disent : Assez ! Le shéol, le sein stérile, La terre que l'eau ne peut rassasier, le feu, qui jamais ne dit : Assez ! », *Bible de Jérusalem*, Éd. Du Cerf, 2003, p. 1095.